



« L'Empereur d'Atlantis », l'espoir fait vivre

CLASSIQUE

Composé au camp de Terezin en 1943, retrouvé en 1972, l'opéra de Viktor Ullmann est réenchanté par Louise Moaty.

THIERRY HILLÉRITEAU
thilleriteau@lefigaro.fr

On la savait un peu magicienne. Éprise d'ombre et de lumières. De musique baroque, surtout. On avait adoré son *Rinaldo* haendelien, réenchanté par une poétique du théâtre à machines savamment revisitée. Suivi avec intérêt son adaptation de *Vénus et Adonis* de John Blow - un précurseur de Purcell - inspirée des vanités du XVII^e siècle. On l'attendait n'importe où sauf ici. Dans l'univers trouble du camp de concentration de Terezin, en Tchécoslovaquie. Ce cauchemar travesti en rêve de propagande nazie. Ce berceau artistique terrible et merveilleux à la fois, dont le souvenir littéraire, musical ou pictural, émaillé de chefs-d'œuvre, dérange et interroge sur le devoir de mémoire.

Qui, mieux que Louise Moaty, pouvait réenchanter, avec l'économie de moyens qu'est celle de la compagnie nationale de l'Arcal, *L'Empereur d'Atlantis*, ce bijou de fulgurance poétique ? Cette réflexion métaphysique sur la mort et cette « indifférence dernière » décrite par Robert Antelme ? La partition d'Ullmann n'est pas inconnue. Composée et répétée en 1943 par les artistes de Terezin, dont on sait qu'ils comptaient en leur sein de nombreux et très bons chanteurs d'opéra, elle ne fut jamais créée là-bas. Victime de la censure, on la croit dans un premier temps perdue avec le départ - par un même convoi - du compositeur et de son librettiste Petr Kien en octobre 1944. « Ullmann avait emballé toute sa musique avant de partir, mais s'était en fait ravisé pour la confier à l'un de ses codétenus, qui avait ordre de la remettre au musicologue Adler à la fin de la guerre, s'il en réchappait », explique Louise

Moaty.

Propos audacieux

L'Empereur n'est créé qu'en 1975, à Amsterdam. C'est un choc. L'audace de son propos, qui met en scène un monde à la renverse, où la Mort - personnifiée - se révolte contre un empereur tyrannique qui cherche à l'instrumentaliser - et à l'industrialiser ! - est un éblouissement. Ullmann et Kien n'y font jamais ouvertement référence à l'oppression nazie. Mais tout est là, entre les lignes, dans ce temps du sursis, où la « Mort jardinière » a décidé de faire grève tant qu'elle n'est pas réinjectée dans la Vie en retrouvant son intégrité poétique.

Là où la plupart de ses prédécesseurs ont préféré céder à la tentation hugolienne, ne voyant « que le choix du noir », s'efforçant de contextualiser l'ouvrage en multipliant les références au régime nazi, Louise Moaty préfère l'espoir, l'enfance et le rêve. « *Le germe de la pensée créatrice ne meurt pas dans la boue et la fange. Même dans pareils endroits, elle est capable de croître et de déployer sa floraison.* » Il suffit de l'entendre réciter, les yeux écarquillés, ces quelques vers du jeune Petr Ginz, l'enfant poète de Terezin, emblème de la Shoah, pour comprendre que chez cette ensorceleuse du théâtre et de l'opéra l'âme d'enfant se confond comme par magie avec celle d'artiste.

C'est en écoutant cette âme qu'elle a imaginé, avec sa scénographe Adeline Caron, un monde improbable mais hautement poétique, magnifié par une chorégraphie de toiles de parachutes aussi légères qu'un songe, dessinant au fil de cette heure de musique paysages lunaires et ciels lumineux. ■

Du 24 au 30 janvier,
au Théâtre de l'Athénée (Paris IX^e).